

YEGG

GRATUIT

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

DÉCRYPTAGE
COMBATTRE POUR
TOUS LES DROITS

CULTURE

*Force et
liberté dans
la création*

focus sur

IMAGE DE SOI

**SE FONDRE
DANS LA MASSE ?**

Aurélie Rousseau

OSER LES RESPONSABILITÉS





Celle qui

assume le rôle de l'ombre

Depuis novembre 2015, elle est à la tête de la chaîne locale la plus regardée de France, avec près de 50 000 téléspectateurs-trices par jour. Arrivée en 2009 à TVR 35 Bretagne en tant que coordinatrice de l'unité régionale de production des chaînes locales (TVR, Tébéo et Tébésud), Aurélie Rousseau a pris la suite de Dominique Hannedouche, décédé en octobre dernier. « *Je l'avais déjà rencontré mais je l'ai re-croisé en 2009, j'étais alors à l'Opéra de Rennes – j'y avais déjà travaillé 5 ans pendant mes études – et il m'a proposé le travail de mutualisation. Il m'a alors prise sous son aile. C'est quelqu'un qui a fait énormément pour la boîte et pour moi* », explique Aurélie encore émue du départ de son mentor. Avant cela, la Vitréenne d'origine a étudié l'histoire, suivi un cursus info-comm à Rennes 2 et obtenu un diplôme en marketing à l'IGR (Institut de Gestion de Rennes). Elle a été stagiaire pour TVR. Pour M6 aussi. Ce qui a abouti à un job et 7 ans à Paris dans des boîtes de production pour TF1 ou encore France Télévision. « *J'ai vécu de superbes expériences, j'ai fait beaucoup de jeux, du divertissement – la Star Académy par exemple – dans des grosses machines avec beaucoup de moyens humains, techniques et financiers* », se souvient-elle. De retour aux sources, elle s'installe à Rennes et retrouve le chemin de la télévision bretonne. En 7 ans, Aurélie Rousseau s'est forgée une place importante dans l'équipe de TVR : « *J'ai été associée par Dominique à tous les dossiers de la structure. Il m'a transmis ma légitimité et mon aptitude à prendre la direction de l'entreprise.* » Un poste à haute responsabilité encore peu investi par les femmes dans le domaine médiatique, la nomination d'Aline Mortamet à la tête de France 3 Bretagne étant également récente. Ça ne lui fait pas peur. Elle évoque la disparité entre les femmes et les hommes concernant le champ d'action. « *Quand un homme possède 60% des compétences pour un poste, il y va. Les femmes, on doute et on n'ose pas. J'en ai pris mon parti. Dans une entreprise, on est de passage, il faut alors se concentrer sur le projet que l'on veut porter. Et à ce niveau-là, je suis à l'aise*

dans mes baskets. Je suis plutôt une femme déterminée. », commente-t-elle. Diriger une boîte, c'est risquer d'être isolée au sommet, apprendre à s'entourer de gens de confiance et prendre les décisions. Elle accepte, sans sourcilier, d'être celle qui tranche, qui met le point final et qui assume les responsabilités, dans l'ombre. Elle nous l'assure, sourire aux lèvres : il y a un pilote dans l'avion. Ce qui ne l'empêche pas de conserver son esprit maternel dans son travail. Être cheffe d'entreprise n'implique pas de modifier sa personnalité, elle l'affirme : « *Je ne cherche pas à diriger comme un homme. Je suis une femme.* » Aurélie Rousseau n'hésite pas à s'affranchir des carcans qui règnent sur son statut assigné par sa profession et son sexe. Pas question de se faire dicter son mode de vie. Le boulot, ok et sans rechigner, au contraire, elle parle de passion, mais la vie personnelle ne doit pas en pâtir et inversement. « *C'est trop facile de s'enfermer dans son travail tandis que c'est difficile de trouver l'équilibre. Dans ce secteur, ça ne s'arrête jamais. Si tu ne te fixes pas des limites, y en aura pas. L'efficacité ne se résume pas au temps passé au bureau. Et je n'ai pas fait des enfants pour ne pas les voir.* », affirme-t-elle, reconnaissant la difficulté pour une femme à s'engager dans un projet qui se verra peut-être bouleversé par la maternité. Elle en est convaincue, il faut arrêter de culpabiliser : « *Avec un bébé, c'est vrai qu'on a tendance à ressentir de la culpabilité. Mais on ne va pas passer sa vie à se mettre la rate au court bouillon !* » Mélange d'assurance, de force et de bienveillance, elle est à l'image de son ambition pour TVR, souhaitant valoriser davantage le dynamisme de notre territoire, les initiatives positives et ne pas se complaire dans la morosité ambiante livrée par l'esprit news des chaînes TV. Sans oublier de coller avec son temps, avec le développement des outils numériques via les réseaux sociaux et le replay. « *Je ne veux pas du positif pour du positif. Il faut quand même être au plus près de la réalité. Du feel good assumé. Mais pas dans le sens bisounours. Il ne faut pas étouffer les téléspectateurs, sans nier la réalité.* », conclut-elle. Un consensus qui lui ressemble.

MARINE COMBE

canal b
94 M12 Radio curieuse

ON AIR



Art : www.myfishisfresh.com



ÉDITO | SOCIÉTÉ, TU M'AURAS (PEUT-ÊTRE) PAS (OU PLUS...) !
PAR MARINE COMBE, RÉDACTRICE EN CHEF

Quand finira-t-on d'être jugées ? Dans notre société d'images, tout semble n'être qu'apparats et diktats. La norme voudrait que l'on soit blanche, hétérosexuelle, éternellement jeune, mince à tendance maigre, en couple, mère de famille, travailleuse... La barbe ! On voudrait en rester là. Refuser la norme et assumer. Mais si c'était aussi facile, la norme résiderait dans le fait d'être différente. Comment alors se constituer une image de soi positive sans se confronter au regard réprobateur de la masse ? Et est-ce seulement possible ?

La problématique ne serait pas aussi vicieuse si l'étendue du pouvoir marketing n'était pas aussi large que puissante. Être naturelle, avoir confiance en soi, souffrir pour être belle, s'assumer avec ses défauts, s'émanciper... Voilà ce que nous dit la publicité. Pas folle la guêpe ! C'est même la reine des abeilles ! Celle qui fait son miel sur le dos des insécurités et des complexes des femmes... Nous, ça nous fiche le bourdon. Parce qu'être naturelle, c'est s'appliquer une BB crème sur la gueule matin, midi et soir. Avoir confiance en soi, c'est faire un prêt à la banque pour réaliser nos projets les plus fous. Souffrir pour être belle, c'est faire du sport ou manger des trucs qui n'ont pas de goût pour maigrir. S'assumer avec ses défauts, c'est s'inscrire sur un site de rencontres pour trouver l'amour parce que ce serait trop bête de finir vieille fille avec ses chats (et dans la pub, les femmes qui ont des chats sont jeunes et épanouies). S'émanciper, c'est utiliser des produits hygiéniques Always. Pas facile de dormir sur ses deux oreilles quand on n'a pas tout ça ! Heureusement, on peut s'aider de la crème qu'on se tartine sur le corps avant d'aller se coucher et quand on se réveille, notre bas de pyjama est censé tomber sur nos chevilles (enfin dans les pubs les femmes dorment en culotte)... Simple, efficace et ça ne coûte que la peau du cul qui au moins n'a plus l'inconvénient de ressembler à une orange ! Un esprit sain dans un corps sain, ça a un prix, celui de la liberté de ne pas correspondre à la norme. Ce qui nous rassure et nous enthousiasme, c'est que les femmes rencontrées ce mois-ci sont moins cyniques que nous, pleines d'espoir et d'assurance et pas qu'en apparence !



LE DRAME 2017, PAS QU'UNE FICTION ?

A la découverte de la BD *La Présidente*, de François Durpaire et Farid Boudjellal, on a frissonné à l'idée d'une Marine Le Pen arrivant au pouvoir en 2017. Le 7 mai 2017 précisément. Une femme à l'Élysée ? Ça pourrait être une bonne nouvelle mais pas celle-là ! Pas au prix, entre autre, des acquis sociaux des luttes pour les droits des femmes, notamment à disposer de leurs corps (le parti ayant annoncé vouloir supprimer les aides financières aux associations féministes, lors des élections régionales en décembre 2015) ! BD d'anticipation, François Durpaire, historien et universitaire spécialisé dans les questions de la diversité culturelle, se base sur 4 étapes préalables, dont aucune n'est certaine, ni impossible. C'est un choc, un séisme. Le duo imagine et démontre comment en une année à peine, Marine Le Pen et son parti plongeront le pays dans un marasme financier avec une sortie précipitée de la zone euro, mais aussi dans une terreur sociale avec une politique sécuritaire renforcée contre l'immigration. La révolte civile grondera, la presse résistera et la révolution numérique se fera. Frémissante, angoissante (le mot est faible), parfois marrante (oui oui), l'œuvre en noir et blanc est aussi enrichissante que réaliste. La prise de conscience est en route mais faut-il attendre le drame pour réagir ? La position des auteurs : « Vous ne pourrez pas dire que vous ne saviez pas... » Aux éditions Les Arènes.

■ MARINE COMBE

CATACLISME POLITIQUE

LES CHAISES MUSICALES, ON EN A MARRE !

Les remaniements ministériels ressemblent à ce petit jeu humiliant des chaises musicales. Sauf qu'au lieu d'enlever des sièges, on enlève des barreaux à leur dossier, on remplace les pieds ou on les supprime. En 2012, les Droits des Femmes siégeaient fièrement dans un fauteuil, avant de le partager en 2014 pour un temps très court avec la Ville, la Jeunesse et les Sports. Durant l'été, même année, la ronde des requins a repris sa danse et a éjecté les Droits des Femmes de la partie. Ces derniers se sont accrochés, sautant sur les genoux des Affaires sociales et la Santé. En février 2016, les règles du jeu ont changé. Désormais, les tours s'effectuent en marche arrière, créant un retour dans le passé. Les années 70 n'ont pas jamais eu lieu, les luttes féministes non plus. Les femmes sont toujours réduites à la Famille et à l'Enfance. Mère de famille et épouse, sourire aux lèvres et tablier noué autour de la taille, voilà l'image renvoyée par le nouveau gouvernement Valls, sous l'ère d'une gauche rétrograde. Une gauche qui pédaleusement et gravement dans la semoule. Et pourtant, à part quelques réactions vives sur les réseaux sociaux et quelques esclandres de femmes politiques oubliées comme Marie-George Buffet, tout le monde s'en fout. Les Droits des Femmes en bout de ligne après Famille et Enfance, ça ne choque personne ?! Peut-être souhaite-t-on également la création d'un ministère des Tâches ménagères ? Ça réglerait au moins la question du bon coup de balai qui s'impose à l'Élysée et Matignon. Merde !

■ MARINE COMBE



YEGG

SOMMAIRE | MARS 2016

- La tête d'une chaîne TV - p.2
- Face à une société d'apparence - p.12
- L'épopée scandaleuse - p.6
- Liberté théâtrale - p.26
- Luttés sociales, les oubliées - p.8
- La culture en bref - p.28
- La politique en bref - p.9
- Corps d'Ivoire - p.29
- La vision du handicap - p.10
- Verdict - p.31
- YEGG & the city - p.32

LA RÉDACTION | NUMÉRO 45

YEGG | 7 RUE DE L'HÔTEL DIEU 35000 RENNES

MARINE COMBE | RÉDACTRICE EN CHEF, DIRECTRICE DE PUBLICATION | marine.combe@yeggmag.fr

CÉLIAN RAMIS | PHOTOGRAPHE, DIRECTEUR ARTISTIQUE | celian.ramis@yeggmag.fr

MANON DENIAU | JOURNALISTE | manon.deniau@yeggmag.fr

CLARA HÉBERT | GRAPHISTE - ILLUSTRATRICE

PHOTO DE UNE | CÉLIAN RAMIS

CRÉATION DE LA ROBE EN UNE | LEÏLA RAULT

CONTACT VIA FACEBOOK : CREADELILA

DEBOUT FEMMES ESCLAVES...



© CINÉMATHEQUE DE BRETAGNE - FONDS RENÉ VAUTIER

Au féminisme d'aujourd'hui sont associées les luttes d'hier. En particulier celles des années 70 qui ont mené aux droits à la contraception et l'avortement. À cette époque, les femmes luttent également pour leurs conditions de travail. Pourtant, on ne retient peu cette partie là...

Les bouleversements sociaux sont au cœur de la période post 68. Lutte des classes mais aussi lutte des sexes s'organisent, se côtoient mais peinent à se rejoindre encore en 2016, malgré l'évolution des mentalités. Du côté des femmes, la prise de conscience est plus nette, même si toutes ne réagissent pas simultanément. Les combats concernant la contraception, l'avortement et la sexualité ont permis un rassemblement, une bataille collective. Mais si les groupes et sections de femmes commencent à se dessiner dans le paysage sociétal et syndical, notamment avec une section Femmes à la CFDT en 1974 à Rennes, il semblerait qu'ils ne soient encore considérés que comme secondaires. L'affaire de Tréfinmétaux, près de Nantes, (*lire article « Travelling 2016 : Quand les femmes prennent la colère et s'en vont en lutte », sur yeggmag.fr*) portera les femmes dans la lumière, placées en première ligne des manifestations prônant la Liberté, en référence à leur inculpation pour séquestration. D'autres luttes vont intervenir dans l'histoire des femmes à Rennes. Parmi lesquelles la grève des ouvrières de l'usine textile SPLI. En 1978, le dépôt

de bilan mène les femmes à manifester pour la sauvegarde de leurs emplois. Violaine Poubanne, archiviste aux Archives de Rennes, membre de l'association Histoire du féminisme à Rennes, a participé à l'organisation de la conférence sur le sujet le 3 mars à la Maison des associations. « *Ce sont des femmes qui ont pris en main leurs vies. Se sont rebellées face à la pression de la famille. Elles se sont élevées contre leurs maris et la société patriarcale, se sont organisées et ont envoyé chier le délégué de la CGT !* », se délecte-t-elle, poursuivant : « *On ne se rend pas compte du courage que ça demandait de prendre la parole et d'occuper l'espace public à ce moment-là. Si pour moi ça a été naturel de m'investir à la CFDT, je doute que ça ait été le cas pour elles* ». Elles ont transgressé l'ordre établi et même si la séparation des femmes et des hommes est prégnante dans les luttes sociales et les syndicats, elles ont refusé de perpétuer les inégalités et les difficultés rencontrées au travail. Dommage que l'Histoire ne retienne pas cette partie-là : « *Elle est écrite par des hommes, ne l'oublions pas.* »

| MARINE COMBE

bref

FEMMES EN ERRANCE

Du 8 au 18 mars, l'association Céméa organise plusieurs manifestations autour des femmes en errance, à l'Hôtel Pasteur de Rennes. Parce que deux sans-domicile sur cinq sont des femmes, l'objectif est de changer de regards sur ces femmes « invisibles ». À travers des expositions, des projections, des conférences et des rencontres sur l'image et l'estime de soi, la sexualité ou encore la place des femmes en errance. www.hotelpasteur.fr

bref

sur la toile

bref

TRANS RACISÉES

Le 25 mars, la Maison Internationale de Rennes accueille une soirée autour des conditions d'incarcération des femmes trans non-blanches en France, organisée par le collectif afro-féministe Les Peaux Cibles et l'association Acceptess T. Une conférence proposera de définir la position sociale des femmes trans racisées, ses conséquences et les conditions vécues en prison. Resté encore à confirmer : la diffusion de témoignages d'ex-détenues.

bref

sur la toile

chiffre du mois

39

manifestations gratuites sont organisées par la Ville de Rennes du 1er au 31 mars, à l'occasion de la journée internationale pour les droits des femmes (8 mars).

chiffre du mois

le tweet du mois

« Une femme doit prouver sans cesse son expertise pour être considérée comme légitime » #Jump2016

Beryl Bos @berylbee / 09-02-2016

L'ACTU FÉMININE EST À SUMRE SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX !

@Yeggmag

sur



Yegg Mag Rennes

sur



GWÉNOLA MORIZUR

AUTEURE ET SCÉNARISTE

Les sonorités et les lettres, l'ancienne étudiante en littérature s'amuse avec. En novembre 2015, elle a publié son premier livre jeunesse, *Les yeux d'Alix*, qui met en mots l'imaginaire d'une petite fille malvoyante. Elle le dédicacera le 10 mars prochain à Carrefour 18, dans le cadre de Zanzan, un festival rennais de promotion des projets artistiques autour du handicap.



© OÉLIAN RAMIS

Comment parler d'un handicap quand on ne le vit pas soi-même ?

Je travaille souvent à partir du réel pour le transformer en fiction. La petite fille qui m'a inspirée l'histoire d'Alix s'appelle Alice, âgée de quatre ans. Elle a le « syndrome des yeux de chat », une maladie de naissance. J'avais beaucoup écrit à propos d'Alice dans des carnets car le sujet me touchait. Quand on apprend la nouvelle en tant qu'adulte, tout s'écroule. C'est mieux d'avoir de la distance pour observer, cela permet de toucher à l'universel. C'est peut-être cliché mais elle m'a permis de faire un pas de côté et d'avoir un autre regard sur le monde, avec plus de légèreté. Ce qui est sûrement propre aux enfants en général. J'insiste sur le fait que l'héroïne ne se résume pas qu'à son handicap. Lorsque l'illustratrice Fanny Brulon a découvert le texte, elle s'est tout de suite identifiée à elle petite.

Avez-vous rencontré des difficultés à trouver un éditeur ?
Non, j'ai ciblé directement les potentiels intéressés. Je me doutais que c'était un texte poétique, puisque je joue sur les mots et les résonances. J'avais envoyé mon texte à cinq endroits, j'ai eu un refus, deux absences de réponses et deux validations. Sur les deux, la maison d'édition Grandir d'un Monde à l'Autre avait plus les épaules pour porter le projet puisque spécialisée dans des actions de sensibilisation sur le handicap. C'est au niveau des librairies que cela s'est compliqué. Ces dernières sont frileuses à cause des frais de port car elles ne veulent pas commander uniquement un ou deux ouvrages. *Les yeux d'Alix* est un livre qui se travaille sur la durée, par le bouche à oreille. Il ne peut pas se vendre si il n'est pas porté par des librairies engagées. Car cela ne part pas comme des petits pains.

Avez-vous prévu de faire de la sensibilisation dans les établissements scolaires ?

J'ai eu des propositions de médiathèques et d'institutrices que je connais. Elles aimeraient me voir intervenir mais rien n'est prévu pour l'instant. Par contre, elles lisent l'histoire en classe et cela me permet d'avoir des retours des enfants. J'aime savoir comment ils ressentent l'histoire ! Et ils ne la trouvent pas triste du tout, au contraire. En fait, je n'ai pas écrit ce livre pour sensibiliser. Cependant, on voit rarement un-e handicapé-e dans la rue ou des endroits publics. Cette différence-là n'est pas assez montrée. Or, plus ils/elles sont là avec nous, mieux on apprendra à vivre ensemble. Et on comprendra qu'il faut adapter notre monde à eux/elles. Peut-être qu'en en parlant dans la littérature jeunesse, les enfants y prêteront plus attention et surtout, n'en auront pas peur. **MANON DENIAU**

ÉVÈNEMENTS INFOS PRATIQUES ÉCONOMIE SANTÉ MODE
INTERVIEWS PHOTOS SPORT INSOLITES BONUS RENDEZ-VOUS
CULTURE AGENDA DOSSIERS CONCERTS DÉCOUVERTE FESTIVALS
REPORTAGES POLITIQUE SOCIÉTÉ TENDANCES SOCIAL

YEGG

LE FÉMININ RENNAIS

NOUVELLE GÉNÉRATION

Actualité

Culture

Focus

Le magazine

La rédaction

Twitter Facebook Instagram



LE TABOU DE L'EXCISION ET L'AMBIGÜITÉ DU COMBAT

ACTUALITÉ CULTURE



LIRE LE MAG

TÉLÉCHARGER

FOCUS SUR



CIDRE : REDORER LE BLASON DU PÉTILLANT



SEXUALITÉ : PLAISIRS INTIMES ET NON TABOUS



LAÏCITÉ, BASTION DE L'ÉMANCIPATION



DANSE ANIMÉES PAR LE MOUVEMENT

L'ACTU AU QUOTIDIEN,
C'EST SUR YEGGMAG.FR

YEGG



S'aimer au-delà des normes

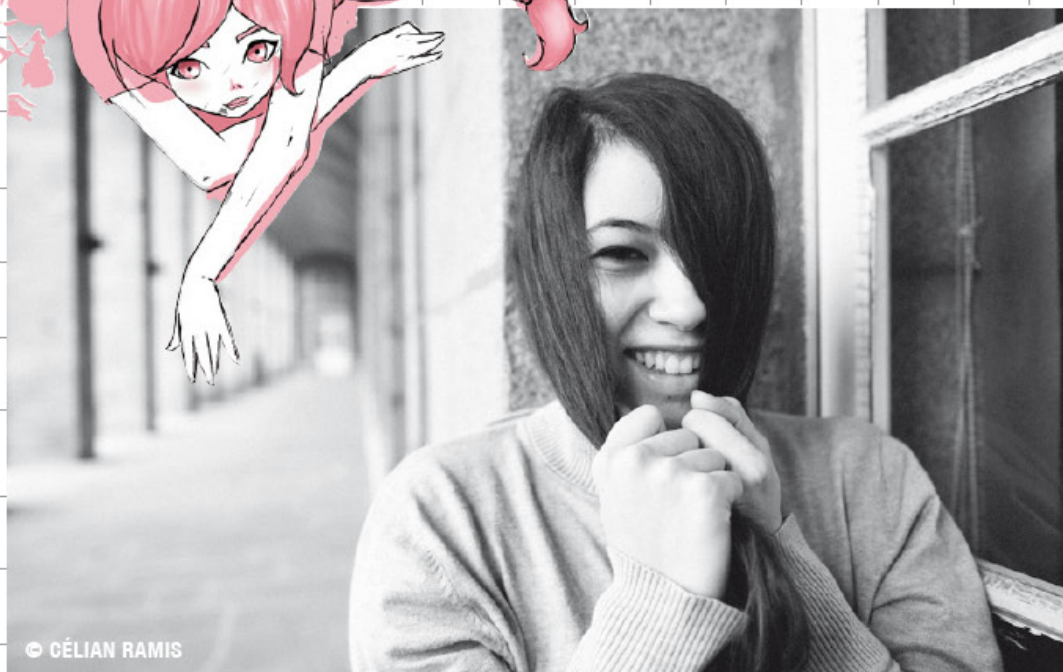


Depuis trois ans maintenant, YEGG rencontre chaque mois des femmes qui contribuent au maintien et l'avancée des droits des femmes, vers l'égalité des sexes. La rédaction a pu noter au fil du temps et des rencontres que la remise en question, de leur part, de leur légitimité à parler d'un sujet revient régulièrement sur le tapis. Et quand vient le moment de la photo, les visages se crispent. « *Vous êtes sûrs que c'est bien de mettre ma tête dans votre magazine ?* », « *Roh, je n'aime pas les photos, je ne suis pas photogénique* » ou « *Vous me retouchez sur Photoshop hein ?!* » sont des phrases que l'on a pris l'habitude d'entendre et auxquelles on a pris l'habitude de répondre. Impossible pour nous donc de passer à côté de cette problématique récurrente convergeant vers le souci de l'image de soi et le rapport à l'estime de soi. Et force est de constater qu'enfermées par des normes physiques et des assignations de genre, les femmes développent des techniques d'évitement et de protection afin d'essayer d'assumer leurs différences.



Cher Journal:

Miroirs, mes beaux miroirs...



© CÉLIAN RAMIS

La problématique n'est pas seulement épineuse, elle est complexe et délicate. L'estime de soi, processus consistant à se percevoir à travers le regard de la société et/ou de son groupe d'appartenance, est intrinsèquement liée à l'image de soi, dans le sens d'apparence physique, régie par une série de normes, elles-mêmes constituées de tout un tas de stéréotypes et d'assignations genrées. Ainsi, soigner son apparence est une manière de prendre soin de son soi intérieur. Un geste qui peut être aussi bien source de bonheur que de souffrance. Car les discriminations en raison d'un physique ne correspondant pas à la norme de la femme blanche, jeune et mince constituent une réalité bien triste et minorée de sa gravité.

Très récemment, courant février, une étude de France Stratégie confirme que les hommes sans ascendance migratoire ou d'origine européenne sont privilégiés à l'emploi, notamment pour l'obtention d'un CDI à temps plein, par rapport aux personnes originaires des DOM et du continent africain. Difficile de trouver un travail dans ces conditions, d'autant plus quand on est une femme noire. À la même période, le Défenseur des droits et l'Organisation Internationale du Travail publient la 9e édition du Baromètre sur la perception des discriminations dans l'emploi, intitulée « Le physique de l'emploi ». L'étude, réalisée fin 2014, est portée sur 998 demandeur-e-s d'emplois (500 hommes, 498 femmes) entre 18 et 65 ans.

« Avoir un style non conforme aux codes de l'entreprise (cité à 85% par les femmes et 78% par les hommes) et le fait d'être obèse (cité à 79% par les femmes et 73% par les hommes) font partie des situations les plus pénalisantes (au même titre que le fait d'avoir plus de 55 ans, d'être enceinte et d'avoir un handicap visible). Corrélativement, le fait d'avoir un physique attractif est vu comme un avantage par 66% des femmes et 65% des hommes. Les normes d'attractivité physique et de corpulence admises en France, valorisant la minceur pour les femmes, semblent s'étendre jusqu'aux conditions de recrutement. », souligne le rapport. Ainsi, les femmes obèses rapportent 8 fois plus souvent avoir été discriminées à cause de leur apparence physique que les femmes d'IMC « normal » (les hommes obèses parlent de 3 fois plus) et les femmes en surpoids rapportent 4 fois plus souvent avoir été discriminées pour la même raison que citée précédemment que les femmes d'IMC « normal » (pas d'effet spécifique sur les hommes).

Alors la marque de savon Dove peut toujours nous chanter la beauté de tous les corps et des rondeurs dans ses campagnes publicitaires, il semblerait qu'au-delà de la salle de bain, la non minceur ne soit pas considérée comme facteur de beauté. Sauf que tout cela est subjectif, se dit-on. Et pourtant, philosophiquement parlant, la beauté est objective. Tout comme la laideur.

QUELLE OBJECTIVITÉ ?

À l'occasion du cycle « Image de soi », proposé par la Bibliothèque des Champs Libres et porté par la conservatrice Bénédicte Gornouvel de janvier à mai 2016, et du festival rennais Zanzan « Cinéma et Arts des différences », un café philo interroge les participant-e-s autour de la notion de laideur, le 10 mars au café des Champs Libres. Dominique Paquet, comédienne, auteure dramatique et philosophe, anime la conférence (et reviendra sur ce sujet le 7 avril dans la salle de conférence des CL). Selon elle, la laideur serait moins traitée que

La maigreur ne fait pas le bonheur

Victoire Maçon Dauxerre a 17 ans quand elle est repérée dans la rue par Seb. Il travaille pour l'agence de mannequin Elite et lui dit qu'elle pourrait bien être la nouvelle Claudia Schiffer. À ce moment-là, elle prépare son bac et le concours pour intégrer Sciences Po. Elle vient de se faire plaquer. Elle hésite. Elle rappelle Seb, elle loupe l'examen, intègre l'agence et s'apprête à décoller pour New-York. Objectif : la fashion week. Elle mesure 1m78 et pèse 56 kilos. Angoissée à l'idée de ne pas entrer dans les vêtements des créateurs et créatrices, elle se nourrit de seulement trois pommes par jour et atteint très rapidement la taille 32. Elle enchaîne les castings, les défilés, les rendez-vous avec les agences, les repas avec les puissants. Puis les laxatifs. Puis les pilules plus fortes. Comme un lavage d'estomac quotidien. Cette expérience infernale, elle a décidé de la coucher sur le papier dans le livre *Jamais assez maigre - Journal d'un top model*, publié aux éditions Les Arènes, début 2016. Elle raconte la violence d'un milieu aussi fantasmé que détestable. Sept mois durant, elle va vivre une véritable descente aux enfers, où le

culte de l'apparence et de la maigreur borde un monde hypocrite et cruel. D'illusions en désillusions, de Milan à son lit d'hôpital après une tentative de suicide, Victoire Maçon Dauxerre dévoile le cheminement d'une jeune femme propulsée dans la lumière et les artifices par sa beauté et son physique. Une jeune femme qui peu à peu se détache de sa personnalité. Devient froide, méprisante et méprisable. Rejette tout ce qui lui fait du bien, à commencer par la nourriture et sa famille. Perd sa capacité à lire, comprendre et analyser le monde qui l'entoure en dehors de la sphère très privée de la mode. Et surtout sort de son propre corps. Elle n'est plus qu'un grand rien dans une enveloppe charnelle détruite. Chaque ligne qui s'inscrit sur les pages de l'ouvrage fait froid dans le dos, glace le sang et le cœur. Aujourd'hui, elle s'en est sorti, mais pas sans séquelles. Un espoir souffle sur son parcours et son livre est un témoignage essentiel et poignant, dédié « À toutes les femmes ».

Dans une société fortement basée sur l'apparence, l'idéal de la femme blanche, longiligne, mince, jeune, séduisante, à l'œil pétillant et frétilant, est omniprésent. Souvent tenue pour responsable, la presse féminine serait à l'origine des complexes et s'en délecterait royalement... Interrogée à ce sujet, Clarence Edgard-Rosa, journaliste entre autre pour les magazines *Causette* et *ELLE* et fondatrice du blog Poulet Rotique, n'approuve pas ce raccourci trop vite emprunté : « *C'est trop facile d'y voir un coupable idéal. Les magazines féminins font partie des agents de cette culture de l'image, au même titre que le cinéma, la télé, les publicités...* » La pression naît d'une série d'injonctions contradictoires très fortes qui infusent via tous les canaux d'information et de communication. Au fil du temps, le modèle corporel évolue. Un glissement de la norme, comme le définit Clarence Edgard-Rosa : « *La norme est par exemple, depuis très peu de temps, aux fesses volumineuses, rebondies, imposantes. On ne peut pas y voir une libération des fesses mais au contraire, un nouveau diktat qui agit exactement comme celui du corps longiligne quelques années plus tôt.* » La solution, s'il en est une : tendre vers l'acceptation de soi, du corps et du plaisir. D'un média à un autre, l'application de ces

principes peut sembler complexe. Peut-on coller aux tendances normées et prôner la différence ? « *L'ADN d'un féminin traditionnel est à cheval sur ces deux préoccupations : les codes de la mode d'un côté et les questions de libération de l'autre. Est-ce un bon ADN ? Personne ne peut répondre à cette question.* » Si *Causette* se distingue des féminins 'traditionnels' de par sa mise en avant des sujets culture, droits des femmes et environnement, mais pas que, la journaliste prône une réflexion équivalente à tous les sujets et supports médiatiques. « *Quand j'écris un portrait, que ce soit pour ELLE ou Causette, je m'intéresse à la personne pour ce qu'elle a d'inspirant. Les descriptions physiques peuvent être importantes parce qu'elles donnent corps au papier, mais ce n'est jamais le cœur du sujet.* », explique-t-elle. Aller dans le sens de l'empowerment est une avancée. Pour assumer notre non conformité aux normes mouvantes. S'approprier nos corps, cesser de culpabiliser et ne pas faire culpabiliser. Et c'est dans cet esprit qu'elle signe l'article, le 10 février dernier, « *Libérer nos corps imparfaits* » sur son blog Poulet Rotique autour de divers projets artistiques et photographiques en adéquation avec le « *self love* », mouvement pour l'acceptation de son corps.

Médias : plumes de l'empowerment

la beauté. Car cette dernière procure un sentiment de plaisir. Elle réjouit, calme, apaise. « *Elle est beaucoup plus mise en avant philosophiquement. Pour des raisons qui relèvent de l'érotisme mais aussi du marché.* », explique Dominique Paquet. *A contrario*, la laideur provoque répulsion, malaise, tristesse et épuisement. Si la norme change selon la période de l'Histoire, la beauté elle ne change pas, elle est objective : « *Il s'agit de la proportion harmonieuse d'un visage, d'un corps. Ce qui est laid, c'est la dysmorphose (anomalie de la formation d'un organe ou d'une partie du corps, ndlr),*

l'hypertrophie (développement trop important d'une partie du corps ou d'un organe, ndlr) ou encore la dystrophie (dégénérescence ou développement défectueux d'un organe ou d'une partie du corps, ndlr). Et ça en général, on ne veut pas regarder, ça nous effraie car ces cas échappent à la norme. »

Ce sont les critères de beauté qui changent. À travers les images que l'on nous assène de voir - dans les publicités, les médias, le cinéma grand public, etc. - on encourage la course à la beauté et le culte de l'apparence. « *Sauf qu'il y a plein*



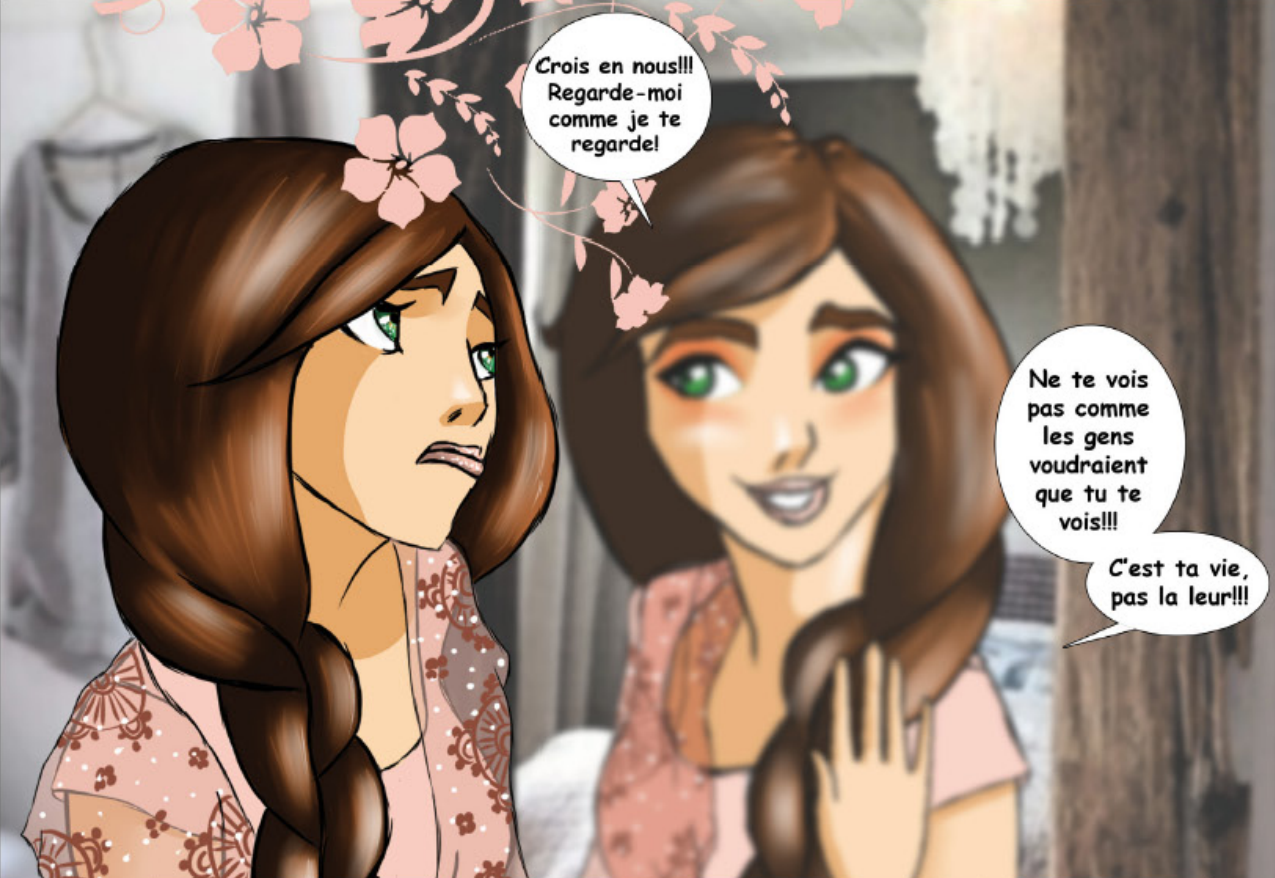
de moyens de rendre un visage beau. Quand à la Une de *ELLE*, *Claire Chazal* a le cou lissé, il faut être naïf pour penser que les femmes sont comme ça ! », lâche la philosophe qui reconnaît que pour certaines femmes la beauté serait un passeport social. Grâce auquel on accorde son regard, sa courtoisie. Toutefois, elle précise : « *Le regard de l'autre peut aussi être le regard qui tue.* »

FORTE PRESSION

Mais qu'en est-il quand on ne voit pas ce fameux regard ? Est-on à l'abri de la pression ? Loin de là, nous répond Sylvie Ganche, qui travaille à la mission accessibilité aux Champs Libres. Elle a grandi malvoyante et depuis une quinzaine d'années est aveugle. « *C'est difficile l'image de soi quand on ne se voit pas. On ne se voit que dans le discours des autres et ce dernier est très variable selon l'interlocuteur.* », explique-t-elle d'emblée. Au lycée, elle prend conscience de sa différence et du poids de l'image aussi bien de la part des élèves que des adultes : « *Jusqu'en 3e, je fréquentais des écoles spécialisées, je ne connaissais que des déficients visuels. J'ai compris ensuite que j'étais différente, et c'est devenu une obsession car j'ai eu l'impression que mes pensées étaient visibles.* » Elle l'affirme : plus elle perd la vue, plus elle se fixe sur des détails. Les aveugles auraient la réputation

d'être sales, souillons. Elle refuse de coller à ce cliché. Dans sa manière de s'habiller, elle prend toujours une base noire et ajoute ensuite d'autres vêtements, sobres. Elle s'en remet aux professionnels pour le vernis, la coiffure, etc. « *J'essaie de me distinguer par la sobriété avec un petit truc qui sort de l'ordinaire. Mais il faut que mes habits soient assortis. J'ai peur de la faute de goût et je m'interdis beaucoup l'erreur. Je suis très embêtée si on signale quelque chose, comme un trou dans un vêtement ou autre.* », confie Sylvie.

Elle ne se maquille pas, considérant cet artifice comme une perte de temps. Comme elle aime à le dire, elle alterne entre sa différence « *et je vous emmerde* », et la pression de son image. Qui va jusque dans sa canne qu'elle considère comme un objet moche qui n'a jamais été développé niveau esthétique mais qui participe à l'idée que l'on peut se faire d'une personne : « *Y a des bigleux qui ont des cannes toutes tordues, toutes moches. Ça véhicule une image quand même ! C'est important de ne pas paraître crado !* » Sans le voir, le poids de l'apparence est ressenti, subi. Et pour Sylvie, la difficulté réside aussi dans le rapport aux hommes. « *Ils ont besoin de briller à travers leurs femmes. Moi, femme handicapée, je ne suis pas celle que l'on attend, pas celle que l'on cherche. À part peut-être pour une nuit... Mais séduire quand*



tu n'as pas les codes visuels, c'est compliqué. J'ai eu plusieurs expériences, avec un aveugle notamment. La pression était différente. On faisait attention aux sons, aux odeurs, etc. Mais surtout on est évalué par l'entourage et là c'est difficile. Même les hommes aveugles veulent briller par leurs femmes. Ils ont les mêmes exigences ! », déplore-t-elle.

Et le couple, hétérosexuel, fait aussi partie intégrante de la norme. Dès l'enfance, filles et garçons intègrent ce diktat. Mais lorsque la jeunesse s'évapore du visage d'une femme laissant apparaître des signes d'âge avancé, comme les rides et les cheveux blancs, le regard de la gent masculine change, mais aussi celui de la gent féminine, la société réfutant la vieillesse. « Vers 50 ans, on n'est plus bonnes pour la reproduction. Après avoir eu des enfants, le corps s'alourdit. Puis il encaisse les kilos de la ménopause. La femme vit dans son corps des étapes très douloureuses depuis l'adolescence. Socialement, dans le regard des autres, on sent qu'en vieillissant on prend la place d'une autre femme, plus jeune. On a alors un désir de rester belles car ce n'est pas agréable de se voir vieillir. On veut boire des élixirs, avoir une cure de jouvence ! », soutient Dominique Paquet.

CHIRURGIE ESTHÉTIQUE ET PLASTIQUE : LA CONFUSION

Mais la chirurgie esthétique n'a pas bonne presse. Avoir recours au bistouri ? Artificiel ! Et cher en plus de ça ! Se maquiller tous les matins, se refaire une beauté à mi-journée, choisir ses habits en fonction de la mode et autres appareils comme l'épilation des jambes, des aisselles et du maillot par exemple et autre tartinage de crèmes en tout genre, ok, mais faire appel aux technologies chirurgicales d'aujourd'hui, jamais de la vie ?! La confusion règne. Et surtout se forge à partir d'images étalées dans la presse *people* montrant des stars addicts de la piqûre et du lifting. Dr R. et Dr G. sont toutes les deux chirurgiennes plasticiennes. Elles exercent leur profession au sein de deux établissements rennais : le CHU (Hôpital Sud) et le centre Eugène Marquis (centre régional de lutte contre le cancer). « On touche à toutes les parties du corps. On peut faire des chirurgies de la main, de la face, du pied, des zones intimes... C'est très varié. On a une fausse image de notre profession. », débute Dr G.. En consultation, elles rencontrent tout type de patient-e-, venu-e pour tout type d'opération. Des séquelles d'un amaigrissement ou d'accou-

Lila Audrain et Maria Bivic, élèves en 1ère ES au lycée Victor et Hélène Basch, ont rendu le 5 février dernier leur TPE (travaux personnels encadrés) autour du sujet « La nature féminine imposée par notre société occidentale », ancré dans une problématique essentielle : « Sois naturelle », une injonction paradoxale ?

Pourquoi avez-vous choisi ce sujet ?

Nous avons choisi ce sujet car la cause féminine nous tient à cœur et son aspect sociologique correspond aux SES qui sont imposées dans notre TPE. En tant qu'adolescentes, nous nous interrogeons sur la place des femmes dans la société, et nous avons conscience que les acquis en Occident sont fragiles et qu'il faut rester vigilants au sujet de la parité hommes-femmes.

accord avec la nature et une valorisation de la spontanéité. Cette injonction recouvre le champ tant physique que biologique avec d'une part le maquillage nude et le culte du corps galbé et en bonne santé et d'autre part la valorisation de la maternité mais aussi du travail. En somme la femme se doit d'être sur tous les fronts et de garder le sourire.

En quoi être naturelle est une injonction faite aux femmes ?

Elle est implicite, elle est faite aux femmes à travers les images et les discours véhiculés par les médias et la publicité selon le nouveau phénomène de mode en essor depuis une dizaine d'années qui consiste à un retour proche de l'environnement, en

En quoi est-ce paradoxal ?

L'injonction est paradoxale car à partir du moment où les femmes obéissent à cet ordre implicite de spontanéité, elles ne sont plus naturelles car le résultat vient bien d'une demande réellement effectuée. Cette notion « d'injonction paradoxale » est établie en 1956 par l'américain Gregory Bateson.

Être naturelle : une injonction paradoxale

chements à une gêne due à une forte poitrine, en passant par la volonté de paraître moins fatiguée, plus jeune, les professionnelles répondent à des demandes diverses qui peuvent être purement esthétiques comme reconstructrices et médicales. La différence étant expliquée concrètement par Dr R. : avec le médical, la reconstruction, on passe du pathologique au normal – en essayant de rendre le normal beau – et avec l'esthétique, on passe du normal au beau. Un exemple simple : « Pour des seins qui tombent, c'est esthétique, on passe du normal au beau. Pour une hypertrophie mammaire, on passe du pathologique à du normal, dès l'instant où on enlève minimum 300 grammes par sein. » Et aussi étonnant que cela puisse paraître, les opérations de réduction mammaire sont bien plus courantes qu'on ne le pense.

« Dans le secteur public, la première consultation est prise en charge. Cela permet de qualifier si la demande est médicale ou esthétique. Quand il s'agit d'une opération esthétique, celle-ci est à la

charge du patient. Si l'opération est médicale, elle est prise en charge. Nous avons des critères qui nous permettent de définir cela. », Dr G.. Et quand il y a ambiguïté, une demande d'entente est envoyée à la Sécurité sociale. La gratuité pourrait-elle alors amener les femmes à se laisser tenter ? Pas forcément, les délais étant souvent très longs en ce qui concerne le CHU. Lennie – son prénom a été changé pour conserver l'anonymat – a éprouvé le parcours de la chirurgie. Pour une réduction mammaire dans le cadre d'une hypertrophie. En fin d'année dernière, elle est passée d'un 90 F à un 90 C, la norme. Elle avait toujours rêvé de le faire, depuis que sa poitrine s'était développée au début du lycée. « C'est en 2013 quand je suis allée en Indonésie que j'ai vraiment ressenti dans le regard des autres que j'avais une grosse poitrine. Ma mère connaissait quelqu'un qui s'était fait opérer. J'ai alors passé un coup de fil et un mois plus tard j'avais rendez-vous pour la consultation. », déclare-t-elle. Au quotidien, Lennie se sent bien dans son



© CÉLIAN RAMIS

corps et tient au discours sur l'acceptation de soi. « Je me suis dit que c'était un peu contradictoire alors de se faire opérer. Mais j'étais tellement déçidée que je l'ai fait. Ce n'est pas que de l'esthétique, c'est un confort général. Avant j'avais tendance à me tasser, j'avais mal au dos. Aujourd'hui, je me sens plus légère, je me tiens plus droite. Je me suis quand même réveillée avec 700 g en moins ! », s'enthousiasme-t-elle. Le revers de la médaille : les cicatrices très visibles, la brassière de contention à porter pendant plusieurs mois. Mais Lennie ne regrette rien. Sa poitrine n'est pas parfaite, selon ses dires, mais elle en est satisfaite. Avant, elle avait l'impression de porter une étiquette, celle de 'la fille aux gros seins'. Aujourd'hui, elle a jeté cette étiquette « et je n'en ai pas remis depuis ! »

Pour Dr R., ce qui compte avant tout, c'est « de peser le rapport bénéfices/risques. Si c'est trop risquer, c'est à nous de les amener à revoir leurs jugements sur elles. Ou si je ne vois pas le problème, je ne pourrais pas traiter quelque chose que je ne vois pas. » Pour le reste, quel mal y a-t-il à réparer des parties de son corps, que ce soit pour raisons médicales ou pour raisons esthétiques ? Pourtant, un bémol persiste : l'image occupe une telle importance dans la vie des femmes que certaines peuvent formuler des demandes surprenantes. À l'instar des réductions des petites lèvres en hausse

ces dernières années. « Beaucoup de photos circulent sur Internet et les jeunes femmes, car ce sont surtout elles qui sont touchées, ont l'impression que la norme est de ne pas avoir de petites lèvres. Mais c'est faux. Elles servent à quelque chose, et on ne pourra jamais les supprimer ! », assure la chirurgienne plasticienne. Les deux professionnelles sont unanimes, les clichés autour de leur pratique s'accumulent et sont souvent erronés. Elles ne nient pas les demandes d'opérations à visée esthétique mais expliquent que le maître mot des patientes est 'discretion'. Une injection pour sembler plus fraîche, moins fatiguée, mais surtout pas plus pour ne pas éveiller les soupçons des autres.

PAS DANS LA BONNE CASE ?

Et comment agir et réagir lorsqu'on ne se sent jamais dans les bonnes cases ? Se sentir obligée de coller à un certain nombre de critères physiques, Roxane Gervais comprend et vit cette injonction de manière très forte. Femme trans, elle a débuté sa transition sociale depuis un an et sa transition hormonale depuis l'été dernier. « Quand je sors, je suis obligée de faire très attention à être rasée, faire attention à ma coiffure, mon maquillage, ma tenue. Mon image est capitale dès que je sors de chez moi, c'est extrêmement important. », insiste-

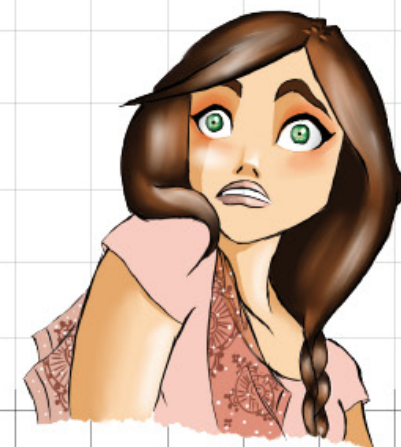
t-elle. Capitale car elle s'expose dans l'espace public à une mise en danger réelle, passant par des moqueries, des regards, des insultes, mais aussi des agressions physiques. Depuis petite, Roxane se pose des questions par rapport aux filles et aux garçons, pourquoi les copines ont des seins et pas moi ?, pourquoi j'irais jouer au foot alors que je n'ai pas envie ?, etc. Et avoue être allée loin dans les clichés masculins à l'époque de sa scolarité. « Mais il y a des choses comme l'astronomie, les sciences, la mécanique, la navigation, des secteurs dits très masculins, dans lesquels je m'éclate ! L'un n'empêche pas l'autre. Le problème, c'est qu'on nous fait tout le temps sentir que quelque chose cloche. Faut avoir une grosse confiance en soi pour s'en foutre ! », souligne-t-elle. Peu importe l'apparence, le caractère, les actions, le parcours qu'une femme qu'empruntera, elle sera toujours le sexe inférieur. Consciente des enjeux, Roxane découvre en même temps le bonheur de se faire appeler Madame, d'être reconnue comme femme, et en même temps le sexisme qui va avec le statut. « Le féminisme est très important pour moi depuis très longtemps mais socialement parlant, je ne le connaissais pas de ce côté là de la barrière. Quand on me voyait comme un mec, on m'écoutait parler de ça. Maintenant, je vois bien que mon avis n'a plus de valeur. Pourtant, je parle exactement comme avant. Avant, on disait que j'étais sanguin. Maintenant, on dit que je suis agressive. », note-t-elle. Pour elle, la transition n'était pas un choix mais une obligation. Pour survivre. Pour vivre tout court. Car elle n'a jamais été dans les bonnes cases. C'est le cas de toute personne qui décide de ne s'établir simplement en fonction de la norme. Et Roxane est inspirante, et la preuve que la transsexualité n'a aucunement sa place sur la liste des maladies mentales (retirée depuis 2010 mais le parcours reste un combat impensable) : « Je me sentais toujours à côté, là, je peux me sentir moi. Je commence à avoir de la poitrine et de moins en moins de poils, je remonte dans l'estime de moi-même, je revis. Je vis tout court ! Mais je ne suis pas que ça. Je fais du roller derby, des bijoux, de l'informatique, de la navigation, j'ai une compagne, des enfants... La transition impacte beaucoup d'aspect de ma vie mais n'est pas ma vie entière. »

Roxane Gervais avoue traverser des moments difficiles et l'apparence joue un rôle primordial. Aussi positif que négatif. Car la dysphorie existe et se vit

violemment. « C'est le fait de se voir dans le miroir, ne pas se reconnaître et voir son apparence de base. Ça donne un côté 'je ne suis pas une vraie femme', moi je sais que c'est faux mais c'est ce qui arrive quand on fait des crises de dysphorie. C'est alors une vraie haine de soi et de son corps que l'on ressent. On peut se blesser, se faire du mal. », livre-t-elle. Pour elle, ce n'est pas qu'une question de physique car elle sait profondément qui elle est. Mais les regards peuvent être insistants et gênants. Ainsi, dès qu'elle se voit identifiée, elle accumule du mal-être : « On nous renvoie l'image de travelo. Mais ce n'est pas vrai, c'est mensonger, une fausse image. » Elle est une femme et souffre également des assignations très fortes qui sont associées à son sexe avec une certaine obligation d'y répondre. « Quand je suis en pantalon, on me demande alors pourquoi je veux changer de sexe ? ! », confie-t-elle. Comme si ne pas porter de jupe ou de robe faisait de nous des hommes...

MARCHERAIT-ON SUR LA TÊTE ?

Le témoignage de Roxane Gervais met en lumière la pression qui s'abat sur l'apparence et le physique, en particulier des femmes. Et la tyrannie de l'image va plus loin et les jugements s'accumulent. Leïla ne le sait que trop et en témoigne dans une conférence gesticulée « J'vais tout CAF'ter : le RSA, un droit qui fonctionne à l'envers », présentée à Rennes le 11 mars à l'occasion du festival Le Contreprié dans le plat, à la maison de quartier de Villejean. Le propos n'est pas celui de l'image et de l'estime de soi mais elle l'aborde malgré tout. Parce qu'elle est issue de l'immigration, on lui renvoie une image de précarité. Parce qu'elle a des origines marocaines, elle devrait être secrétaire ou chômeuse. « J'ai fait Sciences Po et mon père m'offrait des fringues car à cause de mon nom



chômeuse. « *J'ai fait Sciences Po et mon père m'offrait des fringues car à cause de mon nom j'allais être freinée à l'embauche. Voilà ce que ça renvoie socialement d'être issue de l'immigration. J'avais tout le temps le sentiment de ne pas avoir le niveau.* », dévoile-t-elle, sous pseudo, pour raisons professionnelles. Aujourd'hui, elle occupe un poste important, intellectuel et influent, que l'on taira par respect de sa demande. Dans sa conférence gesticulée, elle met en avant les difficultés de s'associer à une culture dévalorisée, qui renvoie sans cesse à un statut de dominée, celui de la jeune femme fille d'immigré. Et elle souhaite également parler de la condition des femmes au Maroc : « *Quand je vais là-bas, ma famille veut me marier. Il y a un gros décalage, moi je fais des blagues de cul, je suis assez libérée. Et finalement, on ne correspond jamais aux normes voulues par la France et aux normes voulues par le Maroc.* » Elle en a marre, elle veut donner une autre image de l'immigration, ne pas s'enfermer dans des cases et des stéréotypes.

Mais la société marche sur la tête. Et dans cette logique de changer les regards, elle se retrouve prise au piège. Victime de violences physiques, infligées par son ex-compagnon – français, faut-il le préciser ? – Leïla a porté plainte en 2007. Elle n'en a parlé qu'à peu de ses ami-e-s. Par honte. Par conscience que ce n'est pas un fait valorisant. Pourtant, lorsqu'elle prépare sa conférence, l'organisme formateur pose la question : « *Contre quoi êtes-vous en colère et contre quoi voulez-vous vous battre ?* » Elle prend conscience qu'elle souhaite expliquer comment on se sent lorsque l'on est victime de violence : « *Je me rends compte que j'avais honte. Forcément, les violences, c'est chez les pauvres et les étrangers. Et puis, je l'ai vu par le volet politique, féministe : notre honte, c'est leur impunité. La honte, c'est à eux de la porter ! Socialement, je suis bien placée. Je dois alors assumer cette question-là et ne pas l'aborder comme une faiblesse.* » La violence, elle a longtemps été en contact avec. Sa sœur et sa mère en ayant subi. Mais elle ne le dira pas lors de la représentation. Pourquoi ? Tout simplement pour éviter l'amalgame entre violence et immigration. Voilà pourquoi la société marche sur la tête. Une femme sur 4 est victime d'agression durant sa vie et on n'ose pas identifier un agresseur en raison de son origine ?

Les clichés sont douloureux et provoquent tout un tas de complexités en lien avec l'image que l'on peut renvoyer. Et avec ce que la société va penser. Tout ça à cause d'une histoire de physique.

L'ESTIME DE SOI EN CONSTRUCTION

Si on constate que l'estime de soi résiste à la pression du battage médiatique, publicitaire, artistique et autre, elle ne peut toutefois s'affranchir complètement de l'image de soi. Se sentir bien à l'extérieur permet de conserver une bonne estime de soi, tout comme se sentir utile et compétente dans un ou plusieurs domaines nous rend épanouies et souvent plus à l'aise dans notre corps. « *Enfants, on intériorise les jugements des proches comme les parents, principalement, les enseignants et les camarades. Cela participe à la construction de l'image de soi et l'estime de soi. Au fil du temps, on se socialise, on apprend les normes des groupes sociaux. Puis on prend en compte l'avis des autres et les canons de beauté en vigueur dans les groupes socio-culturels. À ceux-là sont associés des croyances, des stéréotypes, des caractéristiques associées au sexe de l'individu. On intègre à l'image de soi ces critères stéréotypés.* », explique Sophie Brunot, maître de conférence au département de psycho sociale à Rennes 2. Ce que l'on estime, c'est ce que l'on imagine que l'autre pense de nous. L'autre pouvant être un individu proche de nous, source importante comme la famille (qui devient moindre lorsque l'on quitte le nid), les ami-e-s, les collègues, etc., ou un groupe social auquel on appartient ou bien encore l'ensemble de la société. On intériorise donc le jugement des autres. En toute subjectivité puisque l'esprit de l'autre est impénétrable. Plus on se sent appréciée et approuvée par nos sources, plus on s'accorde de la valeur.

Mais l'estime de soi est tout aussi complexe que la relation qui la lie à l'image de soi, dans le sens d'apparence. Et pour maintenir cette estime de soi, relativement bonne en moyenne, la mauvaise estime de soi conduisant à la dépression, l'individu use de stratégies d'évitement, comme les diverses comparaisons ou le désengagement par exemple. Celui-ci consistant à ne pas accorder d'importance au domaine qui mettrait l'estime de soi en péril. Ou à baisser nos exigences dans un secteur. « *On distingue le soi réel et le soi idéal. Plus la distance entre les deux est grande, moins l'estime de soi*

est grande. Le moyen de réguler cette distance, c'est alors de baisser nos prétentions dans ce domaine. », explique Sophie Brunot qui précise également que l'on distingue l'estime de soi globale et l'estime de soi spécifique : « *On ne s'accorde par les mêmes valeurs partout. L'estime de soi spécifique consiste à s'évaluer par rapport à des domaines précis. Si on prend l'école, l'institution est un tout mais on peut prendre des secteurs précis, il y a école - maths - géométrie, par exemple.* », explique la maître de conférence.

Elle n'est pas spécialisée dans l'étude genrée de l'estime de soi mais en connaît parfaitement les ressorts et la courbe moyenne d'estime de soi des femmes s'explique sociologiquement. Plusieurs études ont permis d'effectuer en 2007 une courbe moyenne de l'estime de soi des hommes et des femmes, tout au long de leur vie. Pour les deux sexes, la même ligne se profile. Seule différence : celle des femmes est toujours inférieure à celle des hommes. « *Une des raisons peut être qu'il y a une plus grande valorisation du sexe masculin. Les courbes reflètent le pouvoir relatif aux hommes et aux femmes dans nos sociétés.* », analyse Sophie Brunot. La gent féminine éduquée à la modestie, aux tâches sociales, à la discrétion, à la beauté inaccessible via des standards inatteignables, vont se détacher de certaines orientations qu'elles pensent inadaptées à leur condition intellectuelle ou leur condition physique. Comme le domaine des sciences par exemple que l'on sait faible en représentation féminine. « *On explique davantage les choses aux garçons tandis qu'on décrit les choses aux filles. Le stéréotype va ensuite se révéler réalité puisque les filles vont penser qu'elles ne sont pas douées pour certaines choses.* », confirme Sophie. Cela va avoir une incidence sur la manière dont on

s'évalue et l'intérêt que l'on va porter à un domaine. Et les femmes intériorisent, ses préjugés fondés sur une société ancrée dans la domination patriarcale. Sans oublier que l'individu, et notamment féminin, a beaucoup de mal à de désengager de l'apparence physique. « *C'est très insidieux,* conclut Sophie Brunot. *Car la valeur que l'on s'accorde est polluée par notre désirabilité sociale.* »

Comment s'en sortir sans être assaillies par les normes, bordées de clichés, et d'images inatteignables ? Clarence Edgard-Rosa, journaliste entre autre pour les magazines *Causette* et *ELLE*, travaille au quotidien sur ces questions. Pour elle, l'important dans sa démarche journalistique est d'aller à l'encontre de la culpabilisation qui pèse sur les femmes. Comprendre les normes, comprendre d'où elles viennent. Que l'on y cède ou non, il est essentiel de ne pas se blâmer les unes et les autres. Car on le sait, le jugement ne vient pas uniquement des hommes mais aussi des femmes qui intégrant depuis la petite enfance la série d'injonctions contradictoires et paradoxales qui leur sont faites. « *Ce qui m'a aidée, personnellement, c'est de ne pas me demander de quoi j'ai l'air mais comment je me sens. Quand je vois une image qui me fait me sentir mal parce que c'est juste violent et beaucoup trop anxiogène pour moi, je lis des bouquins intéressants, je regarde des images qui me font du bien (comme celles publiées sur son blog Poulet Rotique, lire l'encadré « Médias : plumes de l'empowerment », ndlr) », conclut la journaliste. Rien de mieux pour terminer en beauté... !*



Cher Journal:

Femmes en errance: quels regards ?

Du 8 au 18 mars, les Céméa Bretagne – association qui forme les actrices du monde éducatif – organisent une série de manifestations autour des Jeunes femmes en errance, à l'Hôtel Pasteur de Rennes. Stéphane Cassagnou, membre de la structure, a réalisé le documentaire *L'errance (au féminin)*, projeté le 8 mars, dévoilant les témoignages de quatre personnes, dont Nadège et Lina, présentes lors de la diffusion.

YEGG : Le sous-titre de l'événement évoque le changement des regards sur ces « invisibles ». Pourquoi ?

Stéphane Cassagnou : Je suis un militant engagé dans une action politique. Je travaille avec une association qui intervient dans le champ politique à travers des valeurs, que je partage également dans ma production de reportages. Il est important de s'affirmer en tant qu'acteurs politiques. Pas la politique à proprement parler, nous ne sommes pas affiliés à un parti. C'est dans le sens où nous avons la volonté de faire changer les choses. Et je suis avant tout un militant de l'éducation populaire et cette association défend cela.

Quel regard avons-nous en règle générale sur les personnes en errance ?

Qu'elles sont feignantes, qu'elles ont choisi d'être en errance et qu'elles ne veulent pas travailler. Pour les femmes, en fonction de leurs habits, elles sont jugées comme ayant des mœurs légères. On pense aussi que ce sont des alcooliques, des drogué-e-s. Alors que ce n'est pas le cas de tout le monde. Il y a autant de parcours et de pratiques que de personnes en errance.

Et le terme « invisibles » ?

C'est provocateur. Ceux qui sont en errance occupent la rue et sont donc visibles. Ils ont



© CÉLIAN RAMIS

des pratiques qui s'affichent aux yeux de tout le monde mais on ne connaît qu'1% de leur quotidien. Il n'y a pas que ce que l'on voit ! Ils veulent faire société et y participer, peut-être pas comme on

l'entend mais ce sont des citoyens et à ce titre-là ils ont aussi voix au chapitre. Ils sont invisibles car ils ont un accès aux médias très réduit. Nous souhaitons construire un espace pour l'expression. C'est du travail, des rencontres, sur le long terme. Pour établir une relation de confiance. La légitimité des Céméa a aidé.

Donc cette invisibilité n'est pas propre aux femmes en errance ?

Non. Mais elles ont des particularités. Dans la façon de s'habiller, elles seront moins « genrées ». Dans la manière d'être, l'attitude, elles cherchent à être moins féminisées pour se rendre invisibles. Pour se protéger.

Se protéger de quoi précisément ?

De la rue. Car c'est un espace de droits mais aussi de non droits. Et les jeunes femmes sont considérées comme des proies. Alors quand elles sont en errance, c'est pire. Certaines se voient proposer des logements contre des faveurs sexuelles par exemple. Et les hommes en errance sont aussi parfois dans une misère affective, le regard qu'ils portent sur les femmes n'est pas désintéressé.

Les jeunes femmes parlent-elles de viols ?

Elles en parlent oui. Je crois qu'il n'y a pas une personne que j'ai interrogée qui ne m'en ait pas parlé. Soit viols, soit agressions physiques à caractère sexuel. Dans le documentaire, Lina parle d'un mec qui un jour lui a touché les seins et a voulu profiter d'elle. Elle a répondu par un coup de poing dans la figure. On pense alors que cette réaction est plutôt masculine. Et c'est ça en fait, les femmes adoptent des comportements dits masculins pour se protéger.

Est-ce qu'elles se regroupent entre elles pour éviter les difficultés ?

Il n'y a pas de communautés de femmes à proprement parler. Plutôt des groupes hommes-femmes qui se font et se défont en fonction des liens affectifs. Je dirais plutôt que les personnes en errance se regroupent par tranches d'âge.

Quelle est la tranche d'âge des jeunes femmes ?

Ce sont les 18-24 ans. On a groupé comme ça

car les conditions de ressources sont différentes à partir de 25 ans (*accès au RSA, ndlr*). Et il y a aussi des mineures. Des 16-18 ans. Celles-là sont complètement invisibles.

Le 10 mars est organisé un Forum autour de l'image de soi et la construction de l'estime de soi au-delà des stéréotypes. Quels regards portent-elles sur elles-mêmes ?

C'est un sujet qui a peu été abordé lors de nos rencontres et interviews. Car c'est une question très intime. Et je voulais que ce soit à elles de choisir les thèmes dont elles voulaient parler. Je ne voulais rien manipuler. Pour l'estime de soi, c'est une vie rude, donc il en prend un coup. Surtout après les agressions sexuelles. Elles ont la sensation de ne plus être considérées et n'arrivent plus à se considérer. Déjà que pour une femme il est difficile d'aller porter plainte, en France, l'effectivité des droits étant compliquée pour toutes les populations discriminées, imaginez un peu pour celles qui sont en errance. Mais ça ne veut pas dire qu'il n'y a pas de vengeance. Seulement, c'est hors institution.

Et comment vivent-elles le regard de la société sur elles ?

C'est difficile à dire car leurs habits enlèvent le genre. Mais une fois j'étais avec une jeune femme qui était en jupe. Elle a été plusieurs fois agressée verbalement, en ma présence. Par des mecs zonards, en errance aussi. Il y a des jugements entre eux également à cause de la misère affective et du manque de relation. Mais pour beaucoup, l'errance est vue comme un passage. Nadège a travaillé avant d'être dans la rue et veut retravailler.

Envisager de travailler souligne qu'elle n'a pas perdu confiance en ses capacités. L'errance n'a pas détruit son estime de soi...

Parler de projet et d'avenir est justement ce qui leur permet de maintenir l'estime de soi. Elles veulent s'en sortir ! Lina par exemple veut être maître chiens et effectuer une formation. Mais elle rencontre des obstacles car elle n'a pas de logement...



© CÉLIAN RAMIS

LA CRÉATION, À LA BASE DE LA PASSION

Actuellement en pleine création de leur prochain spectacle, *Les amantes*, inspiré du roman d'Elfriede Jelinek, Camille Kerdellant et Rozenn Fournier, toutes deux fondatrices de la compagnie KF, en présenteront une lecture lors du festival Mythos, le 21 avril à la Péniche Spectacle.

Elles se sont rencontrées en 1998. Et ont monté leur premier spectacle *Quelques fois je suis la pluie* en 1999. Entourées de Christophe Lemoine à l'écriture, elles ont eu envie d'un conte sur le désir féminin, de parler du rapport au père et à la mère. Rozenn Fournier à la mise en scène, Camille Kerdellant sur le plateau. « *Nous avons composé, tricoté, fabriqué avec ce que Christophe écrivait. Nous ne voulons pas utiliser des textes de théâtre mais des matières textuelles à aller chercher ailleurs.* », explique Camille Kerdellant. C'est l'essence même de la compagnie KF. Un laboratoire de recherches basé sur l'envie du duo d'être libre avec leurs désirs et leurs pensées. Et sur cette nécessité qu'elles ont à s'approprier les formes d'écriture, de narration, et d'en faire

des pièces singulières, leur travail ne ressemble à aucun autre. En plus de 15 ans, elles ont fait leurs armes et expérimenté diverses formes de spectacle à travers *Qui exprime ma pensée*, *Dans la cendre du ciel*, ou encore *Homme*. Toujours entourées d'autres artistes professionnel-le-s, elles portent à bout de bras des propositions hybrides, souvent à visée sociale.

NE PAS SE PERDRE EN ROUTE

Mais la fatigue se fait ressentir. Rozenn Fournier et Camille Kerdellant, pour ne pas s'enchaîner à un processus de production et diffusion incessant et insensé, ont besoin de respirer. Les bouffées d'air frais, elles les prennent dans divers projets avec d'autres compagnies. « *Ce n'est pas facile de*

tenir une compagnie quand on a peu de moyens, souligne Camille. On ne trouve pas forcément de plaisir dans la production. Nous avons surfé sur cette énergie pendant 3-4 ans mais on a accumulé beaucoup de fatigue, nous avons préféré avoir d'autres expériences et se retrouver ensuite ! ».

Rozenn Fournier acquiesce. S'éloigner du plateau creuse un fossé avec l'esprit qui les anime : la conception, la confrontation au public, le partage. C'est en 2009 à l'occasion du festival rennais Les Scritudes, autour de la correspondance, que Camille Kerdellant fait renaitre la relation épistolaire entre Grisélidis Réal, prostituée, et Jean-Luc Hennig, journaliste. Puis poursuit cette liaison dans une forme plus aboutie. La création est auto-produite, le budget inexistant, les dates pleuvent et le spectacle *Grisélidis ou la Passe Imaginaire* sillonne les routes de France : « *C'est extra : faire son travail, jouer, rencontrer le public !* »

PLAISIR DANS LA CRÉATION

Les deux artistes renouent alors avec l'envie de simplicité et montent ensemble *Ma famille*, qui rencontre un franc succès et prend son envol. La pièce, qui aborde la place de l'enfant dans le monde d'adulte avec cynisme et clairvoyance, continue d'ailleurs à être jouée, que ce soit sur des scènes nationales ou chez l'habitant-e. La compagnie KF poursuit son chemin libertaire et ambitieux. Depuis un an, elle œuvre à la conception d'une nouvelle création, *Les amantes*, qu'elles présenteront en 2017. Parmi leurs lectures et envies, elles ont sélectionné le roman d'Elfriede Jelinek, dont la pièce porte le nom. Elles l'ont lu et relu ensemble. Sur 5h, il faut maintenant ne conserver qu'1h environ. « *Tout en gardant l'écriture et la substance riche de l'œuvre !* », tient à rappeler Camille Kerdellant. Car évidemment, l'ouvrage de l'artiste autrichienne recèle de particularités littéraires. Une force et une singularité dans l'écriture. L'écrivaine, féministe, s'inscrit dans la contre culture de l'après guerre. Elle décide de rester dans son pays mais d'inventer une langue à elle. Ce qui envoute Camille, c'est sa façon de fabriquer des mots chocs. De juxtaposer « *des choses sirupeuses avec un langage très cru, elle peut parfois être vulgaire* ». Ce qui séduit Rozenn, c'est le manque de ponctuation et de repères dans la typographie. Le fait de passer de l'auteure, au narrateur à un personnage périphérique sans s'y

attendre. « *Le passage du récit à l'incarnation du personnage est excitant. C'est très stimulant pour nous !* », s'enthousiasme-t-elle.

RETOUR À LA PASSION

Alors qu'elles débutent une semaine de travail au théâtre de Poche à Hédé, où elles liront une version des *Amantes* le 21 mai lors du week-end « Plumes et goudrons », elles pourraient parler sans s'interrompre de l'œuvre qu'elles décortiquent et analysent afin de saisir des bribes de formes potentielles. Elles travailleront cela également avec Marine Bachelot, dramaturge, Gaëlle Héraud, chorégraphe, ou encore David Manceau, compositeur. En attendant, elles retroussent les manches de leurs méninges et se lancent à bras le corps dans le fond de l'ouvrage qui met en lumière le destin de 2 jeunes femmes reliées par une usine de sous-vêtements.

Animées par la rage d'échapper à leur destin, elles vont faire preuve de force, ténacité et de pugnacité pour obtenir ce qu'elles veulent : trouver un homme, se marier et faire des enfants. Si l'histoire se déroule en Autriche dans les années 70, le duo KF ne conservera toutefois pas les références historiques « *si ce n'est l'idéal qu'elles se projettent avec la cuisine aménagée et l'électroménager* », précise Rozenn Fournier. La finalité de leurs luttes relate un idéal, précisément, qui ne semble plus d'actualité. Qui choque aujourd'hui. Et pourtant...

Mais l'intérêt n'est pas là. Rozenn l'affirme : « *Cet idéal, on ne le comprend pas. Mais on est interpellées par leur façon de se battre. Elles sont capables d'être humiliées, se trainer dans la boue, devenir pire que des carpettes. C'est très cynique de la part de l'auteure ! Elle met un gros coup de pied au cul !* » Elfriede Jelinek n'épargne pas les femmes, ne les place pas en victimes. Elle les somme de se réveiller. « *J'aime son angle de vue pour nous alerter, éviter ce genre de glissement. Même si ça me heurte car c'est violent. J'aime son énergie et la force avec laquelle elle réveille les femmes.* », conclut Camille Kerdellant.

Premières sonneries prévues le 31 mars à l'ADEC, Maison du théâtre amateur de Rennes, et le 21 avril à la Péniche Spectacle pour la 20e édition du festival des arts de la parole, Mythos.

■ MARINE COMBE

bref

ELLES ONT DE L'HUMOUR

Du 18 au 20 mars, l'humour est à l'honneur au Carré Sévigné, à Cesson Sévigné, lors de « Cesson... la plaisanterie ! ». Et les femmes y règnent en reines. Premier soir, Caroline Vigneaux. L'ex-avocate tombe la robe et livre un spectacle vif et délirant. Deuxième soir, cabaret. La comédienne Annie Grégorio a carte blanche après le duo explosif de Flor Lurienne et Léonor Chaix. Dernier soir, Nicole Ferroni. Notre coup de cœur. Elle s'emballe pour les mots. Et elle nous emballe.

bref



chiffre du mois

60 ans

Le Planning Familial fête son anniversaire le 11 mars à la MIR - Maison Internationale de Rennes - lors d'une soirée intitulée « Contraception : Où (en) sont les hommes ? »

chiffre du mois

yegg aime la poésie

« OH ! MES P'TITES AMOUREUSES »

Péniche Spectacle de Rennes - le 22 mars à 12h30

bref

LA PARITÉ AU CIRQUE

Du 24 mars au 3 avril, Ay-roop célèbre les Arts du cirque, à Rennes et aux environs. On conseille : Le P'tit Cirk, de Danielle Le Pierrès et Christophe Lelarge, avec sa clownesque « Eden » les 25 et 26 mars au Grand Logis de Bruz ; l'association W, de Julia Christ et Jean-Baptiste André, avec sa danse circassienne « Pleurage et scintillement » le 26 mars au Triangle de Rennes ; et Emilie Bonnafous et Sébastien Armengol avec leur projet photographique insolite à Villejean durant le festival.

bref

**PORTE-PAROLE DES DOMINÉ(E)S**

En résidence au Musée de la danse en février, la chorégraphe ivoirienne Nadia Beugré a travaillé, avec le musicien Seb Martel, sur son spectacle *Tapis rouge* prévu pour 2017, qui dénonce l'exploitation économique en Afrique.



© CÉLIAN RAMIS

Mettre les invisibles sur le devant de la scène. Nadia Beugré en ressent la nécessité, en tant que « *personne qui questionne* », qui pointe les injustices afin de « *contribuer au changement* ». Dans *Tapis rouge*, son nouveau projet de danse, la chorégraphe s'intéresse aux conditions de travail des femmes et enfants dans les mines d'or et les champs de cacao en Afrique. Elle a pris conscience de cette réalité lors de vacances au Burkina Faso, il y a deux ans. Pendant une fête, Nadia remarque des blessures sur les bras de femmes mineures. « *Elles se coupent car le sang fait remonter l'or* », raconte la danseuse d'origine ivoirienne. À son retour en France, où Nadia vit depuis sept ans, elle se sent obligée d'en parler lors de sa résidence « *Sujets à Vif* » proposée par le festival d'Avignon la même année. « *C'est un luxe, il y a du public !* », constate-t-elle. Et ce public, c'est l'élite, celle qui décide, sacralisée sur un tapis rouge. Un moment opportun pour montrer, en dessous des paillettes, les petites mains qui contribuent à la richesse des puissants vénéérés.

Celle qui reconnaît faire partie de ce système le sait bien. Et la danseuse se fait porte-parole de ces Africain-e-s victimes d'une économie basée sur les intérêts financiers, avec la complicité des États : « *Nous ne sommes pas différent-e-s, aucun individu n'est plus important qu'un autre.* » Pendant une semaine au Musée de la danse, mi-février, le duo formé avec le guitariste Seb Martel depuis le début du projet, a exploré des sensations, des états intérieurs en improvisant avec un tas de terre. Ils se sont focalisés sur les contraintes que subissent les travailleurs dans les mines : le manque d'oxygène au fond du puits, le sol qu'ils grattent sans s'arrêter, les bouts d'or qu'ils coincent entre leurs dents. « *Comment trouver la bonne manière d'en parler ?* » Nadia Beugré a ce souci continu. L'artiste veut aller au bout de sa démarche. Ressentir à son tour ce qu'ils/elles vivent. Dans quelques mois, elle partira au Congo ou au Burkina Faso travailler avec eux/elles, comme eux/elles. Sa création artistique, façonnée par ces questionnements, sera montrée au grand public à partir de 2017.

L'ÉQUIPE DE YEGG
VOUS SOUHAITE UN
BON MOIS DES FEMMES



TOUTE L'ACTUALITÉ FÉMININE RENNAISE SUR YEGGMAG.FR



CERISE SUR LE GATEAU

- Verdict - p.29
- YEGG & the city - p.30



verdict

Cinéma

LES INNOCENTES ANNE FONTAINE FÉVRIER 2016

L'histoire de ce film nous emmène en Pologne en décembre 1945. Mathilde Beaulieu est une jeune interne de la Croix-Rouge chargée de soigner les rescapés français avant leur rapatriement vers la France. Un jour, une religieuse polonaise se rend à l'hôpital afin de trouver un médecin français. En premier lieu hésitante, Mathilde décide de suivre la sœur jusqu'à son couvent où elle découvrira une communauté de 30 religieuses coupées du monde et vivant recluses. Mais ces bénédictines cachent un lourd secret. Toutes ont été frappées par le viol des soldats soviétiques et beaucoup d'entre elles sont sur le point d'accoucher. Mathilde qui n'a rien de commun avec ces femmes va décider de leur venir en aide et mettre au monde ces nouveaux-nés. Dès lors, un lien très fort entre ces femmes qui ont tout abandonné et cette jeune femme athée, libre et indépendante va se nouer. Les religieuses, attachées aux règles de leur vocation auront pour la plupart bien du mal à laisser une personne toucher leur corps et les soigner. C'est là tout l'enjeu de ce film, aborder la notion de foi à la suite d'un traumatisme violent. Conserver intacte sa croyance et ne pas céder à la panique et aux épreuves envoyées par Dieu. Anne Fontaine met en perspective des relations complexes aiguës par le danger et la clandestinité des soins. Tiré d'une histoire vraie, le film est doté d'une remarquable esthétique. Très bien documenté, il présente les caractéristiques horribles de la guerre. Une œuvre envoûtante et exaltante.



CÉLIAN RAMIS

Musique

8:45 FABLES FÉVRIER 2016

Formé depuis l'automne 2012, le groupe Fables sort son 2e EP, 8:45 (prononcer 'quarter to nine') fin février 2016 après avoir rencontré un franc succès sur la plateforme participative KissKissBankBank. Et c'est un plaisir de l'écouter, le découvrir en live et le réécouter. Tout est en simplicité et émotion. Une invitation au voyage dans un univers qui leur est propre et qui se dévoile au fil des 5 chansons qui figurent sur le disque. Les 5 rennais puisent dans leurs influences hétéroclites qu'ils mêlent dans un son très actuel de rock, hip-hop et soul, nous baladant à la fois dans des instants poétiques dans lesquels le temps se suspend et la fragilité de l'âme surgit et à la fois dans les tourments du quotidien qui provoquent aussi bien un sentiment d'urgence qu'un besoin de faire le point. On ne se lasse pas de la voix chaude et envoûtante de la chanteuse, Lucie Louapre, portée et soutenue par l'ensemble des musiciens. Le résultat sonne comme une évidence, loin d'une nécessité de démonstration vocale et musicale. Un régal.



MARINE COMBE

Dvd

LES SUFFRAGETTES XAVIER DURRINGER FÉVRIER 2016

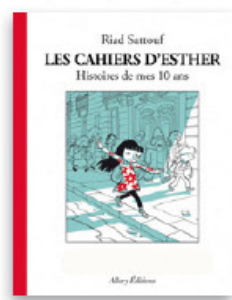
Au début du XXème siècle, en Angleterre, Maud, une jeune mère de famille et travailleuse dans une blanchisserie, se mobilise et décide de s'engager auprès d'un groupe de militantes féministes nommé « les Suffragettes ». Ce groupe de femmes de toutes conditions est un mouvement radical qui se bat pour obtenir le droit de vote pour les femmes au Royaume-Uni. Face aux revendications, le gouvernement n'aura de cesse de réagir violemment poussant ces femmes indignées à se battre avec plus de force et d'agressivité. Une lutte clandestine et radicale s'engage à cette époque. Dirigées par la célèbre Emmeline Pankhurst qui fera figure de leader dans ce mouvement, les suffragettes risquent tout, leur travail, leurs maisons et même leurs familles. Dans ce combat pour plus de liberté, les peines de prisons sont exemplaires et l'humiliation requise. En réponse à une politique de terreur du gouvernement, ces femmes auront un usage progressif de la violence afin de faire passer leur message. La réalisatrice Sarah Gavron raconte au-delà d'un combat politique historique, une lutte des sexes. Une fiction qui tire un peu trop vers le drame mais qui ne se substitue pas à son devoir de mémoire. L'interprétation de Cray Mulligan qui joue le personnage de Maud est d'une grande qualité. Si l'œuvre joue par moment la corde de la sensiblerie, ce souvenir des combats d'hier fait écho à ceux d'aujourd'hui.



Livre

LES CAHIERS D'ESTHER RIAD SATTOUF JANVIER 2016

Esther a 10 ans. Elle est en CM1 dans une école privée. Elle raconte son quotidien avec ses copines, les garçons qui « sont trop nuls », son père qu'elle adule, son frère qu'elle voit comme un collégien attardé, ses vacances en Bretagne chez sa grand-mère. Une cinquantaine d'épisodes rythme le premier tome de la BD, créée par l'auteur de *L'arabe du futur*, Riad Sattouf. Inspiré par la vie réelle d'une petite fille, il commence en octobre 2014 à illustrer ses aventures ordinaires chaque semaine dans *L'Obs*. L'idée étant d'accompagner la fillette jusqu'à ses 18 ans, la série *Les cahiers d'Esther* devrait se voir compléter de 7 autres volumes. Simple et légère, la petite fille nous amène à découvrir avec plaisir ce qu'il se passe dans une cour d'école mais également dans l'intimité d'une personne de 10 ans dans son rapport aux autres. Disputes, réconciliations, douceurs, tremblements, premier amour (qui débouche illico sur un mariage)... Tout prend des proportions énormes lorsque l'on a 10 ans et tout se résout aussi vite que ça n'a commencé.



MARINE COMBE



© CÉLIAN RAMIS

YEGG & THE CITY

Episode 29 : Quand j'ai rencontré des rédactrices de *Citad'elles*

La revue *Citad'elles*, réalisée par et pour les détenues du Centre Pénitentiaire des Femmes de Rennes, ne se contente pas de rester entre les cellules de la prison ou d'être diffusée sur le site des Établissements Bollec. Loin de là, et à juste titre, elle brise les barreaux et les frontières, créant des ponts et des rencontres entre l'extérieur et l'intérieur. J'ai eu la chance de pouvoir saisir l'occasion d'une de ces passerelles hors les murs. Ce jour-là, les émotions se bousculent entre enthousiasme, impatience d'échanger avec les détenues autour de la pratique journalistique, et appréhension. Et sorte de curiosité peut-être mal placée. Le monde de la prison étant fantasmé, mal connu et plein de clichés. Depuis que j'ai parcouru et lu l'intégralité de la revue, j'ai eu envie de leur poser mille questions sur leur expérience. Les sujets sont tout aussi variés que de qualité, avec une

plus value - celle que les rédactions convoitent - la valeur exclusive d'une info et la liberté d'un sommaire. Intimidée, je n'ose pas, je reste émue par leurs témoignages qui révèlent force et épanouissement dans ce qu'elles entreprennent avec *Citad'elles*. Elles sont fières. Elles ont raison. Je partage avec elles le bonheur d'un journalisme passion, pratiqué avec la seule pression d'une information utile et de qualité, et je les envie de certaines libertés dont elles profitent de par leur non formatage à la profession (course à l'info, rigidité de la maquette, etc.). Je repars avec l'impression de n'avoir pas su leur transmettre ce que je pouvais mais avec la certitude d'avoir vécu quelque chose de difficile à retranscrire ici sans tomber dans le *pathos*. Une expérience unique. Celle d'avoir rencontré des femmes qui se battent malgré l'enfermement et l'image qu'on peut leur renvoyer de leur situation. | MARINE COMBE

CAROLE BOHANNE CÉLINE JAUFFRET ANA SOHIER ANNE-KARINE LESCOPI
 ANNE LE RÉUN BÉATRICE MACÉ ANNE CANAT SYLVIE BLOTTERIE ÉVELYNE FORCIOLI YUNA LÉON
 BRIGITTE ROCHER FANNY BOUVET MARIE-LAURE COLAS GAËLLE AUBRÉE DORIS MADINGOU
 KARINE SABATER ARMELLE GOURVENNEC MARIA VADILLO GAËLLE ANDRO VÉRONIQUE NAUDIN
 NADINE CORMIER ESTELLE CHAIGNE ALZÉE CASANOVA DOMINIQUE IRVOAS-DANTEC
 FRÉDÉRIQUE MINGANT CÉLINE DRÉAN VALÉRIE LYS NATHALIE APPÉRÉ MATHILDE & JULIETTE
 LAURENCE IMBERNON NATHALIE APPÉRÉ ÉMILIE AUDREN MARIE HELLIO ANOUOK MONTREUIL
 ISABELLE PINEAU MARINE BACHELOT CHLOÉ DUPRÉ
 ANNE LE HENAFF DOROTHÉE PETROFF GÉRALDINE WERNER
 GWENAËLE HAMON MARION ROPARS
 CATHERINE LEGRAND
 JEN RIVAL



LES FEMMES
 QUI COMPTENT,
 CHAQUE MOIS DANS YEGG





LE FÉMININ RENNAIS
NOUVELLE GÉNÉRATION



YEGGMAG.FR